

vivre avec son époque. Anciennement la main-d'œuvre se réduisait presque à rien; il suffisait le plus souvent de nourrir et d'entretenir l'ouvrier agricole; l'instruction était considérée comme superflue et même comme nuisible. Maintenant les choses ont changé de face; il faut dépenser de l'argent à pleines mains pour défricher et pour fumer les terres; pour travailler dans de bonnes conditions, il est nécessaire d'être initié aux principes élémentaires d'agriculture, sans cela on doit céder le manche de la charrue à un autre, ou bien s'abstenir de toute culture, ce qui vaut mieux que de marcher vers la ruine.

« Pour qu'un fermier puisse se tirer honorablement d'affaire, il faut que la valeur des fourrages d'une année soit égale au prix de fermage, il est donc important que l'on prenne tous les moyens possibles pour récolter de très fortes quantités de foin, car c'est le seul moyen d'avoir à sa disposition de grandes ressources. Les fourrages se vendent presque toujours fort bien, il en est de même pour les fumiers — les animaux sont sujets à des oscillations qui se produisent d'un marché à l'autre, mais les prix sont généralement assez bien tenus et parfois rémunérateurs.

« Un propriétaire intelligent doit donc faire tout son possible pour restreindre l'étendue des terres semées en céréales et bien soigner celles qu'il cultivera de cette façon, plutôt que de trop développer la culture du blé dans de mauvaises conditions.

La comptabilité agricole.

Dans un travail sur la comptabilité agricole publié par M. Saive, nous trouvons les lignes suivantes que nous croyons fort utiles de placer sous les yeux de nos lecteurs :

« Qu'il nous soit permis d'exprimer un regret et d'émettre un vœu bien facile à réaliser. L'instruction des jeunes filles à la campagne est encore plus négligée, si c'est possible, que celle des jeunes gens. Si, dans les écoles sérieusement organisées, on leur apprendait, outre les travaux de leur sexe, ces éléments de comptabilité rurale dont nous sollicitons l'application à toutes les exploitations agricoles grandes ou petites, c'est par la femme que seraient tenues ces comptabilités du ménage champêtre, que le mari aurait seulement à vérifier et à surveiller. Ce n'est pas une utopie. Nous connaissons des écoles de jeunes filles, où toutes ces choses leur sont enseignées; des inspections régulières maintiennent l'activité dans ces écoles, dont les élèves subissent des examens et reçoivent à leur sortie des attestations ou diplômes visés des autorités. On ne sera pas surpris d'apprendre que les jeunes filles qui se distinguent dans leurs études, même quand elles sont peu favorisées du côté des avantages personnels, et totalement privées de fortune, sont recherchées par des cultivateurs aisés ou riches qui habitent dans le voisinage.

« Un proverbe français, vrai dans tous les pays, dit que :

La femme, et non le maçon,
Fait et défait la maison.

« Nous le répétons. C'est à la femme du fermier qu'il appartient d'apporter la régularité dans les opérations, d'éclairer son mari sur les résultats, en tenant noté de tout pendant que le chef d'exploitation veille à l'extérieur. Mais il faut pour cela qu'une instruction appropriée à leur condition rende les jeunes filles de la campagne capables de concourir à la prospérité du ménage par la comptabilité agricole simple et claire, telle qu'il la faut pour aider les populations rurales à obtenir ce qui, dans une société bien organisée, ne devrait manquer à personne : l'aisance par le travail. »

Les pères de famille habitant les campagnes devraient relire souvent ces lignes, et bien se convaincre qu'ils ne peuvent pas rendre un plus grand service à leurs fils et à leurs filles qu'en leur faisant donner l'éducation agricole la plus complète.

Les plantes utiles

D'après un auteur allemand, le nombre des plantes utiles s'élève à 12,000 environ; il faut dire que les recherches n'ont été complètes que dans quelques régions de la terre, car sur

la plus grande partie du globe, on connaît imparfaitement les plantes communes, et bon nombre de celles-ci manquent de définition botanique, parce que les voyageurs se préoccupent rarement de les observer à ce point de vue.

On ne connaît pas moins de 2,500 plantes économiques, parmi lesquelles on compte 1,100 fruits, baies et graines comestibles; céréales, 50; graines mangeables de graminées non cultivées, 40; d'autres familles, 23; rhizomes comestibles, racines, tubercules, 260; oignons 37; légumes et salades, 120; palmiers, 40; les arrowroot, 32; sucres, 31; salep 40.

On obtient des boissons vineuses de 200 végétaux; des aromates de 266. On compte 50 succédanés du café, 120 du thé. Le caoutchouc provient de 140; le caoutchouc de 96; le gutta-percha de 7; la résine, les gommes balsamiques de 389; la cire de 16; la graisse et les huiles éthérées de 330; 88 plantes fournissent de la potasse, de la soude et de l'iode; 1650 des teintures; 47 du savon; 258 des fibres propre au tissage; 44 du papier; 48 des matériaux pour toiture; 100 sont utilisées pour claires et taillis. On emploie 740 espèces à la construction et on connaît 615 plantes vénéneuses. D'après Endlicher, sur les 279 familles naturelles que l'on connaît, 18 seulement ont paru jusqu'à présent dépourvues de toute utilité.

Gruau d'avoine

Pour préparer ce gruau, on met de l'avoine dans une chaudière avec très-peu d'eau, comme pour coïrer à la vapeur: on fait chauffer doucement. L'avoine est cuite quand un bâton de bois blanc plongé dans la chaudière en sort sans trace d'humidité. On place l'avoine ainsi cuite pour sécher sur un four; quand le pain est cuit, on ajoute quelques fagots, et on laisse le four fermé environ un jour. Cette opération grillée en partie le grain, qui prend une couleur foncée de noisette et devient plus facile à digérer, on le fait passer entre deux meules assez espacées pour briser l'enveloppe sans rompre le grain; on sépare du grain la vanne, on réduit ensuite l'avoine en gruau entre des pierres très-dures. Ce gruau cuit à l'eau avec un peu de beurre, ou délayé dans du lait ou du bouillon, est un aliment sain et agréable.

Les associations en Angleterre

On s'étonne quelquefois que l'Angleterre marche si rapidement dans la voie du progrès agricole et industriel. Cet étonnement disparaît lorsque l'on étudie avec soin ce qui se passe dans ce pays, où l'initiative individuelle a tant de puissance. Chacun veut sérieusement contribuer à l'amélioration de l'agriculture, de l'industrie; on forme des sociétés de tout genre; les grands propriétaires demeurent une partie de l'année dans leurs terres, et ils s'initient ainsi chaque jour aux meilleurs procédés de culture; ils comprennent que l'agriculture est une industrie qui peut aussi donner de brillants résultats, pourvu que l'on ne soit parcimonieux ni d'engrais ni de travail. Dans la Grande-Bretagne, on cherche surtout à répandre sur tous les points l'enseignement agricole, car, avec leur habitude pratique des affaires, les Anglais comprennent parfaitement que l'on exerce toujours fort mal une profession quelconque, lorsqu'on ne la connaît pas bien et lorsqu'on marche souvent en aveugle. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans un travail publié par M. Alphonse Pinède, avocat à la Cour impériale de Paris.

Après avoir démontré les inconvénients de la centralisation, M. Pinède signale trois espèces de sociétés.

« Les unes, dit-il, ont pour objet de faire pénétrer dans toutes les localités la connaissance des choses utiles. Il y en a même dans les villes de 2,000 âmes. Ainsi j'ai vu dans le comté de Surrey une société composée de prêtres, de propriétaires, de magistrats, qui, se partageant les diverses parties d'un programme, faisaient des leçons spéciales sur certaines branches, qu'ils étudiaient spécialement pour qu'elles fussent généralement connues. Il n'est pas rare que ces sociétés fassent venir de l'étranger, même à grands frais, des hommes spéciaux qui popularisent leur enseignement.

« D'autres sociétés s'adressent plus particulièrement aux